

GILBERT BOURSON

solos pour pipeau

RALM

<http://ral-m.com/revue>

2007

©gilbert bourson

<http://ral-m.com/revue/spip.php?rubrique1037>

Sept petites merdes

d'oiseaux
sur la chaussée

blanches
comme les dents
d'une femme
qui sourit.

Pourquoi sept
et pas huit
on ne peut pas
compter

sur la chaussée
les dents
d'un sourire d'oiseaux.

L'arbre de mon souci
est un certain langage
avec porte
en écorce

et bien sûr le futur
radeau de la méduse :

une trentaine de mètres
de haut.

L'enfant
son
sandwich

est sa mère
et son père

il aime son sandwich
l'enfant.

Les voitures se garent.
c'est Dimanche
le jour du seigneur.

Le parking est rempli
d'âmes mortes.

Un chien deux chiens près de l'église
et d'autres qui surviennent.

Un concile de chiens dans une cathédrale
d'odeur de pissats.

La vie flaire la vie
sans collier ni encens.

Rien que l'apothéose d'un rayon doré
dans le ca
niveau.

Feuilles sous le banc
où se tape la cloche
un sans abri transi
se protègent du vent.

L'arbre est incontinent
secoué par le vent ;

sur la place un enfant
anticipe
en hurlant
un *malaise profond*

dont il saura la cause
quand il sera grand.

Sur ma tombe
la votre
repose

en vie
qui est écrite :
ici
repose en paix

ici parmi mes fleurs
artificielles
qui
ne faneront jamais.

Vos chrysanthèmes vrais
témoins de votre vie

déposent
sur ma tombe
chaque feuille
vive

de votre épitaphe.

L'enfant sans clocher
qui jette
des miettes
de painsec
au lac

manque les cygnes blancs
de peu
de bien peu
comme les assassins.

Quelqu'un suce
du haut de sa chaire
la glace à la fraise
d'une pensée.

Les glaciers d'applaudir
et d'autres de prôner
plutôt
la pistache

parce que pensée
et pistache commencent
par la lettre

P

Sur le boulevard
des camions
passent le temps.

Un papier gras
joue avec un papier
journal
plus arrogant.

Un chat deux chiens
dont l'une chienne
pornographes.

Et des passantes qui
traversent
quand le feu

rouge
se met
au vert

et un aveugle à faire
traverser le temps
blanc

qui est
la couleur de sa canne

et celle du papier.

La petite fille
bien guillerette
au ciel

n'ayant quitté
la terre
que pour
sautiller

se retourne
d'un coup
pour retourner à terre
qui pour elle

est
le ciel

sur lequel on peut
tracer une marelle
à la craie rose ou bleue
et de la terre au ciel
aller en sautillant

avec un pied
deux pieds
et des genoux d'oiseaux

pour s'affirmer qu'on n'est

au ciel
que sur la terre

que nous dessinons.

En descendant
au bruit lointain
des eaux

j'ai laissé le silence
tari
de la pierre

mêler
à ce bruit
sa propre vocalise.

Il y a un œil
sous une paupière
et une fissure
sous un rocher ;

il y a un cil
sur une paupière
et un ailingue
sur l'horizon ;

il y a un clou
aigu où pend
l'horizon et
c'est notre vue.

La sportive
en sueur
fait son jogging

elle a

sur le mollet
droit
une tache de vin
pur.

Des pierres et
des pierres

se lapider avec
le dur sommeil
des pierres

pour construire son lieu
rêvé

tout éveillé.

Les glycines
indécentes
comme des mollets
frottent leurs varices
amoureusement sur
le mur
haletant
et qui jouit
de ma vue.

Trois demoiselles
en jupes
et rien que
de la peau
rose

font halte devant
la vitrine
où l'on vend

la mèche
de leurs
dessous
les plus secrets.

Serviette à la main
ils mangent
leurs paroles

et en crachent
les os

dans le rond-point
de leur

assiette décorée
d'un cervidé portant

au front
en guise de
ses bois

un deux-couverts

une fourchette
et un
couteau

démocratiques.

L'arbre énumère
un dieu vertigineux
et

un sens giratoire
qui a

le bec jaune
du merle

et la jupe Bouddhique
et flashée

du soleil.

La fleur
sur sa tige
dansante

tutelle
l'air

et sait

que sa fragilité
est ce peu
réuni

et quiest
profusion.

La chaussée
s'allonge
et se tient sur un coude

comme l'odalisque
d'Ingres.

Obliques sont
les échiquiers de l'air
brutal

et les arbres
déplacent leur reine
vivace

d'autres brandissent de
joyeux slogans
d'émeute

et des images de
choses menues et in-
visibles

contigües à celles
d'une fille en robe
verte

qui tient sa bicyclette
à la selle lustrée
qui divulgue.

Le vent du vol est passé
sur l'accoudoir de la vue

et le conflit
stagiaire des buissons
agite la machine
dont les doigts font la peau
aux choses

qui font

la peau du jour
lequel

plus exhibé se vêt

de la notre tendue
comme un filetoù se
prennent tous les chemins.

Un insecte pénètre
le fin scénario
d'un arbre
pourrissant

et écrit
le mélo
tangent

d'un grand amour.

La rue est
en short

et

le soleil

mate

les

feuilles

bien en chair

des arbres

le jour pivote sur

la pointe

exacerbée

d'une gorge

d'oiseau.

**Portail ouvert et plutôt
débraillé**

c'est une connivence
de Graal chiffonné

qui s'oriflamme
dans

le courant d'air
chassé
de son home gelé.

Une autre invitation
un tout autre dialogue

outré se font sentir
comprendre et acquiescer

seuls.

Un bas a filé
sur la jambe du ciel
et d'un doigt mouillé
la pluie
fait barrage

à
la maille indocile
du temps.

Une odeur de mollet
rôle dans l'air fugué ;

la Loire
se déprave

et fomenté un courant
sué sur les écarts
du maillechort plus mat

que ses châteaux cambrés
sur ses bords

renaissants.

Sans valeur est
la tasse
ébréchée

dans laquelle
buvait
son épouse défunte

il la porte à ses lèvres.

Une fleur
la décore

elle est d'un bleu profond

de la même valeur
que les yeux
azurés

de l'aimée.

Encore une rue
d'encre

attablée.

Promontoire
où au large des coudes
la grue s'articule.

La bâche du ciel

a le poids d'un chantier
d'oiseaux
en construction

où heurtoirs et fenêtres
échangent des immeubles
dans
le contre-jour

en adobe hâblé

de forêt
dévastée.

Ce fusil
a
la mire
affûtée

d'un œil
insolent
de perdrix

qui fait se disperser
en splendeur
le plumage

et jaillir
du taillis
comme un vitrail plombé

les entrailles
stridentes

hilares

de
l'instant.

Sous le corsage
blanc
de Sonia

les pointes des seins
captives
de la soie

sontdeux nonnes

se par-
jurant
sans repentir

dans un confessionnal.

La paix
se réfugie
dans les ornières

sanctuaires
d'où sourd
un aphone hosanna

de terre
écrasée

et ré-
appareillée

d'élans
agenouillés.

**Cherche un mot
pour jeunot**

survientle mot

moutarde

qui relève
le goût
de celui
oublié

mais surtout
émoustille
ce qu'on a
dit-on

sur le bout
de la langue.

Voit la porte
s'ouvrir

et quelqu'un pénétrer
Dans l'espace plausible
qui lui convient

seul.

Improbable eût été
sa présence sans qu'il
fût précédé d'un très
monumental

et trop

encombrant caoutchouc

dans un pot
rouge vif.

**Le poème
intervient**

**et la réalité
renouvelle l'expérience
de nouveaux rapports**

**avec
la multitude**

**de réalités
où la faire émerger.**

Tout s'affiche
dans
la lumière
charnue

et
lancée
aux chiens
qui n'en font

qu'une bouchée

tandis

que les personnes
se

perdent en controverse

sur le prix
des choses.

Àcheval
sur ses hanches
comme
une amazone.

Toutes celles que je
préfère

sontainsi

une réponse à ma
philosophie

touchant

l'écurie du désir.

Devant
soi
il n'y a

qu'une lampe
que l'on
éteint

et
la soirée
que l'on éteindra

plus tard.

petite fille 2

La petite fille
bien guillerette au ciel
n'ayant quitté
la terre
que pour sautiller

se retourne d'un coup
pour retourner à terre
qui pour elle est
le ciel

sur lequel on peut
dessiner à la craie
bleue ou rose ou couleur
de ses dents de souris
une grande marelle

et de la terre au ciel
aller en sautillant
avec un pied
deux pieds
et des genoux d'oiseaux

pour s'affirmer qu'on n'est
au ciel que sur la terre
que nous dessinons.

Sa jupe fait toupie
sur des jambes aussi
migratrices que les
cigognes.

Elle est très concentrée
comme un axe fragile
sur lequel pivote
la planète bleue.

Sesdoigts
ripostent

à

l'
épine

de

la rose

qu'

il
transcrit

en mots.

Il y avait
comme
autrement

ce qui arrive
encore
et toujours

dans l'angle mort
du jour

le récit
de ce main-
tenant

somme toute
in-
certain

mais complet
de ce qui
suivra

et
donc
est ce jour

déjà.

Les geais
dans l'
arbre
s'
engueulent

et
nous
engueulons
les geais

sans savoir
que nous

nous
engueulons

nous-mêmes

au sujet
de tout
ce qui est

sans nous.

L'
étrier
de
l'eau

pour
la nageuse

etses
éperons

pour
le flanc

du soleil.

Ce sentier
quisent
le corps
dévêtu

m'

apostrophe
de ses
effluves
de ravines

je défaille
en pensée

entre des chairs
et des

écartements
virtuels.

À la fin
tu es las
de ce monde
possible

et tu t'engages
ici

dans une autre
hypothèse

où se ré-
pamprerait

le vin
soucieux

du monde.

On se lève

huit heures
et dehors
les arbres

la tige
de l'eau
sur la vitre

le lit
sur la main

le réveil
sans refrain

et ces gravats
qui se

détachent
du poignet

le pouls
qui

bat.

Les aisselles
de la femme
forte

dirigent
vers moi

le noir
pavillon
des pirates

je sens
leurodeur
de boucaniers
cruels

et jesuis
déjà prêt

à
subir
sans férir

de cette
intempestive
et lyrique
agression

l'abordage.

Menace d'
orage

les
toits
rentrent
les épaules

et l'odeur
de la pluie
conforte
ses jacinthes

en suspend
nulle attente
rien que l'heure
en train

entrouverte
à l'échange
avec le
ca-
niveau

dilaté
et réjoui

de notre basse-vie.

Le balcon
en face
est

comme

le bourgeon
au bout
de la branche
de l'arbre

ou

comme

la tige
du texte

où

peut-être

une joie
en bouton

fleurira.

(A tree in Naples, 1960 de Kooning)

Trois arbres
et le bleu

trois
et le bleu

qui est le chiffre
bleu

trois arbres
mur bleu

du ciel
dressé droit

en panneau
annonçant

ce bleu
est peinture

où se cachent
trois arbres

où trois arbres
se tinrent

droits
avant le bleu

sont dans le bleu
ce bleu.

Trois Women de
de Kooning

Deux
rouges
et
roses
Women

dans
l'
huile
de
la
campagne
sur
la toile
du
pique
nique
de
mille
neuf
cent
cinquante
quatre

regardent
venir
de Kooning.

Toute
rose
se
douche
d'elle
même

son rimmel
surnageant

se savonne
de ses
périodes
devenues

la pire
savonnette
Woman

dont on s'use.

Ouverte
pour
la visite
d'
elle

offerte
à
l'œil
peint

son
visage
hilare
est comme

le trou
de serrure
d'où la voir
épandue

sur toute
sa surface.

GILBERT BOURSON

solos pour pipeau

RALM

<http://ral-m.com/revue>

2007

©gilbert bourson

<http://ral-m.com/revue/spip.php?rubrique1037>